



Cybergeo : European Journal of Geography

Dossiers, Les Bonnes Feuilles du PIRVILLES

Marc Relieu

Voir et se mouvoir en marchant dans la ville

Le Courrier du CNRS, n° 82, 1996, pp.107-109

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Marc Relieu, « Voir et se mouvoir en marchant dans la ville », *Cybergeo : European Journal of Geography* [En ligne], Dossiers, Les Bonnes Feuilles du PIRVILLES, mis en ligne le 12 avril 1996. URL : <http://cybergeo.revues.org/index307.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : CNRS-UMR Géographie-cités 8504

<http://cybergeo.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://cybergeo.revues.org/index307.html>

Document généré automatiquement le 12 mars 2010.

© CNRS-UMR Géographie-cités 8504

Marc Relieu

Voir et se mouvoir en marchant dans la ville

Le Courrier du CNRS, n° 82, 1996, pp.107-109

- 1 La circulation piétonnière est un domaine largement négligé par la sociologie qui a tendance à la considérer comme relevant du degré zéro de la socialité. Or, si le lien social qui rassemble des passants anonymes résiste à l'analyse, c'est parce qu'il présente deux caractéristiques qui le distinguent des relations de voisinage ou de quartier, formes de sociabilité urbaine beaucoup plus étudiées : le silence et l'indifférence.
- 2 Le lien qui s'établit entre des passants qui circulent ensemble sur le même trottoir n'est pas fondé sur un échange de paroles. Quand ils commencent à parler, les passants se positionnent au sein d'une autre activité que la marche, si bien qu'ils ne s'adressent plus à des étrangers en tant que tels, mais par exemple à des policiers ou à des vendeurs, c'est-à-dire à des personnes socialement catégorisées, en compagnie desquelles ils mettent en œuvre des schémas d'action spécifiques, typiques et routiniers : une plainte, une transaction commerciale. La relation de parole entre passants anonymes, quand elle existe, se caractérise par sa brièveté, sa structure et surtout son statut d'interruption momentanée de l'activité principale que constitue la marche. Au lieu de commencer, comme les conversations, par un échange de salutations, cet échange utilise ce que Harvey Sacks appelait un "ticket" : "Excusez moi, vous avez l'heure ?". Une fois la réponse donnée, l'échange peut se terminer par des remerciements - à la différence encore de ce qui se passe dans les conversations - chacun retrouvant alors le silence en même temps que le déplacement. Bien sûr, le silence dont il est question ici se réfère seulement à l'absence de paroles. La rue est un espace sonore par excellence : elle offre toutes sortes de prises sonores, d'indices pouvant être utilisés pour se mouvoir ensemble.
- 3 Si la relation sociale entre passants ne reçoit pas sa signification des mots, elle n'est pas pour autant dépourvue de signification sociale et représente ainsi un défi considérable pour tous ceux qui s'intéressent aux problèmes de coordination de l'action dans l'espace. En effet, la marche constitue une activité collective par excellence, puisqu'elle permet à un nombre indéterminé d'individus de circuler de manière ordonnée sur des espaces relativement restreints. Cependant, cette activité est basée sur des façons de voir et de donner à voir. Elle repose sur un savoir visuel inscrit dans un espace et dans un corps mouvant, qui n'est pas réductible à la conception paradigmatique de la perception visuelle en psychologie expérimentale : la contemplation d'objets artificiels par des sujets immobiles. En ce sens, l'intérêt accordé aux piétons dépasse largement le champ restreint de la micro-sociologie comme la psychologie de la perception. Il ouvre d'abord à un questionnement général sur la place accordée au corps, ainsi qu'au langage, à la perception et à l'action en sociologie comme en psychologie ; il requiert ensuite la mise en place d'une enquête naturaliste de l'espace public.
- 4 Les travaux pionniers de Goffman sur les comportements en public nous ont appris que l'indifférence mutuelle adoptée par les passants revêt une signification sociale précise et ressortit à un ensemble de pratiques. Elle est le corrélat d'une orientation mutuelle conjointe sur une forme particulière d'être ensemble, les relations en public, distincte de l'interaction face à face ou d'autres types de rencontres sociales. L'efficacité sociale, liée à cette indifférence active, continue de faire l'objet d'études. En particulier, on s'est demandé comment des personnes qui font tant d'efforts pour ne pas se regarder, parviennent pourtant à réaliser une coordination extrêmement sophistiquée qui leur permet de s'éviter mutuellement et de ne pas entrer en contact.

5 **Perception, motricité et action**

- 6 En comprendre les ressorts demande une connaissance qui intègre trois dimensions : celles de la perception, de la motricité et de l'action en situation. Or, la pensée sociologique néglige souvent d'inscrire la perception dans le corps, le corps dans son mouvement et sa temporalité propres, et l'action dans ses circonstances : elle privilégie soit la dimension cognitive de la représentation qui surdétermine le niveau de la perception et qui fait l'impasse sur la motricité; soit des métaphores qui, comme celle de l'habitus, expliquent trop et ne décrivent rien ; soit une réduction de l'action à un calcul ou à un plan.
- 7 En se basant sur les outils d'analyse forgés dans les traditions de l'ethnométhodologie et de l'analyse de conversation, disciplines qui s'efforcent d'atteindre et de décrire le niveau de l'accomplissement de l'action, il est possible d'accéder au niveau de la performance des passants, de l'activité de la marche elle-même, de son rythme et de ses modalités perceptives. Ces disciplines mettent l'accent non pas sur l'individu-sujet et ses propriétés, mais sur les méthodes systématiques qu'utilisent les membres qui réalisent une activité particulière, telle que la marche en ville. On reconnaît ainsi au passant une double compétence : celle de produire et de reconnaître une conduite, des allures, des façons de regarder "calibrées" selon les circonstances. Le mouvement et la perception ne constituent donc pas ici des objets d'étude en eux-mêmes : ils sont analysés comme diverses techniques, procédés, etc., qui intègrent cette double compétence.
- 8 Pourquoi en effet se résoudre à étudier l'espace, la mobilité et la perception seulement à travers des tests, des cartes, des entretiens ou des questionnaires qui s'adressent à des sujets immobiles et dociles ? L'étude des déplacements en ville requiert plutôt une méthode qui accorde la priorité à l'observation et à des analyses respectant la dynamique de ces activités. Les enregistrements vidéo de situations naturelles - c'est-à-dire qui n'ont pas été provoqués par le chercheur - nous semblent constituer des outils plus appropriés à l'objet.

9 **L'appropriation sociale de l'espace**

- 10 Ainsi, la perception et la motricité sont des techniques, des procédés mis en œuvre par les passants pour produire et reconnaître qu'ils sont en train de marcher ensemble, tout en se donnant mutuellement l'impression de s'ignorer les uns les autres. Comment les activités de déplacement en ville s'organisent-elles de manière à "réduire", au sens phénoménologique d'une mise entre parenthèses, tout risque de collision et, plus précisément, de rencontre sociale frontale entre les personnes elles-mêmes ?
- 11 Pour donner un aperçu de ces procédés, on se limitera au cas de la circulation de deux piétons sur un trottoir.
- 12 Dans ce contexte, chacun tient compte, dans la production de ses pas comme dans la reconnaissance de l'allure des autres, de ce qu'on peut appeler une maxime de continuité : un piéton avance dans un sens déterminé, qui est perceptible sur la base d'un simple coup d'œil. Pour prendre une image, un piéton est perçu sur un couloir de déplacement qui se dessine au-delà de la position qu'il occupe à un instant *t*.
- 13 Quel est l'intérêt pratique de ce principe qui fige le mouvement et projette son futur immédiat ? Il permet d'abord à deux piétons qui arrivent l'un en face de l'autre, sur des "couloirs" distincts, de se faire mutuellement confiance pour qu'aucun ne modifie brusquement sa trajectoire en direction de l'autre.
- 14 Il fonde ensuite la réalisation d'ajustements prospectifs des trajectoires, sans qu'il y ait coordination à proprement parler. Un tel ajustement est facilement observable par exemple au coin de deux rues à angle droit. Les piétons qui, tournant au coin d'une rue, pénètrent dans une autre, trouvent immédiatement dans leur champ visuel les autres passants qui peuvent progresser dans leur direction. Un simple coup d'œil suffit en général pour opérer un partage du trottoir selon les couloirs qui se profilent au-delà des trajectoires empruntées à cet instant. Dans la mesure où un piéton a réalisé cet ajustement à distance, il s'assure ainsi de la possibilité du passage : en général, l'anticipation de la trajectoire de l'autre piéton se réalise, si bien que

ce dernier ne s'aperçoit même pas qu'il y a eu ajustement de la part de l'autre, et que tous deux se croisent en s'ignorant.

15 Des observations réalisées sur la base d'enregistrements vidéo nous indiquent toutefois que l'ajustement est massivement réalisé au moment précis où un piéton entre dans le champ visuel de l'autre. Il semble que, dans ces cas, l'ajustement réalisé par le premier devient observable par l'autre, ou supposé perçu, ce qui entraîne une conséquence importante : le premier piéton, assuré d'avoir été vu en train d'ajuster sa trajectoire par rapport à l'autre, obtient un "droit" prospectif sur le couloir ainsi projeté. Si le second passant change de trajectoire, il aura la responsabilité d'éviter le premier, et non l'inverse. La réalisation de l'ajustement s'effectue ainsi la plupart du temps à une dizaine de mètres : le passage sans interaction ni collision est alors doublement garanti. D'abord, en raison du principe de continuité, le piéton qui a été adopté comme "repère" par l'autre a toutes les chances de demeurer sur la même trajectoire ; ensuite, en raison des conséquences normatives de l'observabilité de l'ajustement, le piéton qui a ajusté son allure a le droit de ne plus tenir compte de l'autre.

16 Un principe de minimisation des ajustements semble ici à l'œuvre : il permet de rendre compte de la rareté relative des ajustements multiples successifs entre deux mêmes passants. Il suscite l'organisation du passage de deux piétons sans coordination ou interaction ultérieure, de manière à produire et à garantir une "indifférence civile" entre les passants.

17 En effet, le fonctionnement même de l'interaction est réduit ici au minimum. Il ne s'agit pas d'un ajustement continu, comme c'est le cas dans l'interaction sociale ordinaire telle que la décrivait Mead : "Pensant l'ensemble du processus d'interaction avec d'autres, nous analysons leurs actes imminents par nos réponses instinctives à leurs changements de posture et autres indications des actes sociaux qu'ils réalisent. Le fondement d'un tel comportement tient dans le fait que la conduite sociale, une fois qu'elle est entamée, doit être continuellement réajustée, car les individus auxquels notre propre conduite répond, sont eux-mêmes constamment en train de modifier leurs conduites à mesure que nos réponses leurs deviennent claires". La circulation piétonnière, même dans le cas le plus simple de deux piétons isolés, se conçoit au contraire comme l'évitement de l'interaction, sur la base de la minimisation des procédures d'ajustement entre les personnes. L'espace public n'est en ce sens ni un espace de contact, ni un espace de communication, mais plutôt un espace de croisements basé sur des procédures de standardisation des conduites de locomotion. Apparaît ainsi, en deçà de l'espace entendu comme contexte ou comme forme, un ensemble de pratiques de spatialisation qui consistent à créer et à maintenir méthodiquement des espacements entre les piétons.

Bibliographie

Goffman E., *Les relations en public*, Paris, Editions de Minuit, 1973.

Quéré L., "L'étrangeté mutuelle des passants. Le mode de coexistence du public urbain", *Les Annales de la Recherche Urbaine*, n° 57-58, décembre 1992, mars 1993.

Relieu M., "Les catégories dans l'action. L'apprentissage des traversées de rue par des non-voyants", in Quéré L., Widmer J. (eds.), *Raisons Pratiques*, n°5, Paris, Editions de l'EHESS, 1994.

Relieu M., L'intervention policière comme action située, *La relation de service dans le secteur public*, tome.3, Les compétences de l'agent, Plan urbain/RATP/DRI, 1992.

Pour citer cet article

Référence électronique

Marc Relieu, « Voir et se mouvoir en marchant dans la ville », *Cybergeo : European Journal of Geography* [En ligne], Dossiers, Les Bonnes Feuilles du PIRVILLES, mis en ligne le 12 avril 1996.
URL : <http://cybergeo.revues.org/index307.html>

À propos de l'auteur**Marc Relieu**

Attaché de recherche à la Maison des sciences de l'homme, Centre d'études des mouvements sociaux, CEMS-EHESS, 54, boulevard Raspail, 75006 Paris. <http://www.multimania.com/cvrelieurelieu@ehess.fr>

Droits d'auteur

© CNRS-UMR Géographie-cités 8504
